

voyer nos titres à nos amis de Téhéran, qui les présenteraient au premier ministre.

Le 21 février au soir nous reçûmes un piéton de Tauris qui nous apporta des lettres de nos amis, dans lesquelles on nous annonçait que les *ferraches* (sorte d'huissiers) du prince venaient s'emparer de nos personnes pour nous mener à la frontière. Il était tems de se décider. Le lendemain, à la pointe du jour, je me sauvai dans les montagnes du Kurdistan, pour surveiller, de là, les événemens. M. Darnis, notre supérieur, avec M. Rouge, autre confrère, prêtre nouvellement venu, et deux frères coadjuteurs, restèrent à la maison. M. Darnis et moi, nous étions seuls désignés; mais, bien entendu que les *ferraches* avaient été instruits et payés pour faire main-basse sur tout. Pendant que j'étais dans les montagnes du Kurdistan, à Ourmiah, on se saisissait de mes confrères, on les mettait en prison, on les forçait à donner de grosses amendes, des gardes s'emparaient de notre maison, pillaient tout ce qui leur tombait sous la main. On nous forçait à vendre, et les hérétiques américains se présentaient pour acquéreurs afin de nous insulter. Pour nos catholiques, on leur enlevait l'église, dont on brisait les images et les différens ornemens; puis ils étaient insultés, maltraités; on les traînait aux églises nestoriennes; les principaux de ceux qui s'étaient récemment convertis étaient saisis, mis dans les fers, on les forçait à payer des amendes au-dessus de leurs ressources, on pillait leurs maisons; les autres étaient dispersés comme un troupeau sans pasteur. Il faudrait avoir vu, cher ami, comment de pareils ordres s'exécutent en Perse pour en avoir une idée, surtout dans la circonstance. Les *ferraches* étaient entre les mains des américains, qui les instruisaient et les payaient pour persécuter les catholiques et les dépouiller. Que devait donc faire ces huissiers, dominés par-dessus tout par la soif de l'argent! Aussi, que de choses les chrétiens ont eu à souffrir. Un de nos vieux prêtres est mort de douleur, et la tante d'un jeune prêtre nouvellement converti fut saisie d'une si vive crainte, en voyant le pillage de sa maison, qu'elle mourut deux jours après.

Pendant cet intervalle, j'étais tranquille dans la montagne du Kurdistan, administrant les sacrements aux catholiques qui s'y trouvent répandus. C'est là que je reçus la nouvelle de tout ce qui se passait et que l'on courrait après moi. Je m'éloignai davantage pour me mettre à l'abri des poursuites et attendre voir ce que j'aurais à faire. Dans ma retraite, une dizaine de chrétiens vinrent me rejoindre avec des lettres de M. Darnis, qui me disait d'aller à Téhéran nous plaindre à l'ambassadeur russe lui-même de la persécution qu'il avait suscitée contre les catholiques. Nous voilà donc en route pour la capitale à travers des montagnes affreuses; les neiges, le froid, rien pour se nourrir confortablement, et obligés de nous entasser la nuit dans de petites huttes kurdes pour nous garantir du froid. Enfin, après un mois de peines et de fatigues, nous arrivâmes. Je voulais aller me présenter à M. le comte de Médem; mes amis m'en empêchèrent. Je me présentai ou chargé d'affaires de l'Angleterre, qui me reçut avec beaucoup de politesse, mais qui ne m'accorda qu'une protection de bienveillance, me promettant de s'intéresser officiellement auprès du Gouvernement, et encore seulement en ce qui concerne les dommages qu'on nous avait causés, ne voulant pas entrer dans le fond de l'affaire, qui était une affaire de religion. Je compris aussitôt que nous n'irions pas loin avec cela; mais que faire? Les gens qui m'accompagnaient déposèrent leur plainte, et comme personne ne pouvait raisonnablement s'opposer à leur demande, et que d'ailleurs le gouvernement persan avait cédé malgré lui, ils furent écoutés. Après un mois de patience, nous avons obtenu un ordre portant qu'on doit revoir et juger définitivement l'affaire de cette église à Tauris, que l'on doit rembourser aux catholiques toutes les amendes qu'on leur a causées, et qu'on doit les laisser tranquilles. Il faut te dire ici que le Gouvernement était bien éloigné de vouloir qu'on molestât ainsi ses sujets, et que si l'on est exorbitamment sorti des bornes, c'est uniquement dû aux suggestions des missionnaires américains. J'ai appris, sans fondement toutefois, que les évêques nestoriens, à l'arrivée de nos chrétiens porteurs de l'ordre, ont pris la fuite et se sont cachés. Je n'ai pas, du reste, de nouvelles authentiques.

Pour moi, au lieu de faire droit à mes plaintes, on m'a fait de nouveau intimé l'ordre de sortir de Téhéran et de la Perse; je devais sortir sous escorte, mais j'ai obtenu de partir seul, et plus tard, tout en envoyant des *ferraches* pour me mettre à la porte, on m'a fait dire de me cacher dans quelque village du voisinage, en attendant l'arrivée de l'agent politique que la France envoie auprès du Schah, et qui est déjà à Mossoul. Le gouvernement persan est bien disposé en notre faveur; le premier m'avait fait dire aussi d'avoir patience, que notre affaire s'arrangerait après le départ de M. de Médem, qui doit avoir lieu dans quatre mois, et qui sera probablement remplacé, selon l'usage de la Russie, qui change d'ambassadeur tous les trois ans. M. le comte de Médem est donc notre seul adversaire. Mais il est bien redoutable, car les Russes sont rois en Perse. Toutefois, dans une réunion qui a eu lieu à l'ambassade russe après ma sortie, la conversation étant tombée sur nous, M. le comte témoigna quelque regret de ne m'avoir pas vu, et ajouta que M. Stokim, le méthodiste, qui était venu à Téhéran, lui avait remis par écrit l'obligation de ne pas faire de prosélytisme. C'est aussitôt que MM. les américains affectent de dire pour se mettre à l'abri; nous ne convertissons pas. Avec tout cela, ils ont leurs écoles, dans lesquelles ils font lire leurs brochures hérétiques et pleines de raomnies contre l'Église romaine. Tous les dimanches, et souvent la semaine, ils vont prêcher dans les églises nestoriennes. L'année dernière dans une réunion nombreuse, M. Stokim conclut ainsi son sermon: Il y a dix ans que nous vous donnons de l'argent et que nous

vous instruisons, cependant vous n'écoutez pas encore nos paroles; jusqu'à quand garderez-vous donc cette obstination? Les Français (missionnaires catholiques) ne font que de venir, et l'on court après eux; on va adorer le Pape, et on n'écoute plus les paroles du pur Évangile. De plus, ces Messieurs ont dans la ville une école dont ils paient les élèves et où ils rassemblent les enfans des principales familles, et outre qu'ils ne lisent que des brochures protestantes imprimées en langue chaldéenne vulgaire, ils ont chaque jour un sermon contre l'Église romaine, et on leur dit des choses inouïes. Ces écoles sont la source du plus grand mal. J'ai trouvé quelquefois des enfans si entêtés des mensonges qu'ils avaient entendus, que les raisons les plus claires ne produisaient aucun effet sur eux.

Tu peux juger par là combien il est vrai que les méthodistes ne font pas de prosélytisme, et combien M. Stokim a menti en donnant cette déclaration par écrit et signée de sa main; et ceci ne m'étonne pas; mais ce qui m'étonne, c'est que M. le comte de Médem ait pu ajouter foi à une pareille pièce.

Si donc la Russie ne veut pas qu'on fasse de prosélytisme, pourquoi laisse-t-elle les protestants prêcher librement leur religion? ou bien est-ce une guerre au catholicisme, et revenons-nous aux temps des persécutions? Je ne sais pas quel pouvait être le dessein du comte de Médem en racontant à nos amis les circonstances de cette déclaration donnée par le ministre protestant. Mais si Son Excellence voulait dire par là qu'elle nous ferait rendre justice à une pareille condition, elle nous connaît mal, car nous ne voulons pas mentir; puis je ne sais pas qui a le droit de défendre de faire des catholiques en Perse, lorsque le gouvernement est parfaitement indifférent là-dessus et qu'il nous donne une entière liberté?

Actuellement je me trouve dans un village, non loin de la capitale. J'attends ici l'arrivée de M. le comte de Sartiges, que le gouvernement français envoie auprès du Schah et qui doit s'occuper de nos affaires. Je ne vis donc ici que d'espérance; et je ne peux prévoir le dénouement. Les américains nous ont du reste porté un coup bien terrible; nous avons déjà fait un bien notable, et nous en avions préparé un bien plus grand. Tout a été bouleversé et anéanti. Nous espérons cependant que si nous sommes rétablis, cette persécution elle-même nous tournera au plus grand bien de notre mission. On sait que la persécution attache à la personne persécutée un caractère sacré qui lui concilie la vénération. Or, tout le monde est convaincu de notre innocence, et les noires machinations des américains ont été mises au jour; il n'a fallu rien moins que l'influence et le mauvais vouloir de M. le comte de Médem, protestant comme eux, pour qu'ils aient pu l'emporter sur nous; maintenant que la France envoie demander réparation des mauvais traitemens qu'on nous a fait souffrir, le gouvernement persan étant d'ailleurs bien disposé, j'ai la plus grande confiance que tout s'arrangera à l'avantage de notre cause et à la confusion de ceux qui nous ont fait tant de mal...

Ali-Schat-Abbas, près Téhéran, 26 juillet 1844.

BULLETIN.

Retraite et Tempérance.—Besoin de législater contre l'ivrognerie.—Demande d'un maître d'école.—Bibliographie.—Nécrologie.

Ce matin jour de la fête de St.-Jean l'Évangéliste, qui est le patron du chapitre de la cathédrale de Montréal, Mgr. l'évêque a fait prendre aux chanoines titulaires de cette ville les insignes dont le Souverain Pontife a bien voulu les gratifier par un Indult en date du 28 avril 1844. Ces insignes consistent en ce que les chanoines titulaires ont à perpétuité le droit de s'habiller comme l'évêque, moins la soutane violette et la croix. Sa Sainteté Grégoire XVI est celui qui a érigé l'évêché de Montréal, ceux de Kingston et de Toronto, et c'est le même Souverain Pontife qui vient d'élever l'église de Québec au rang de Métropole. C'est aussi à lui que le chapitre de Montréal doit son existence; et c'est à cause du dévouement entier et plein de respect du dit chapitre, dont M. le G. V. Hudon a présenté l'hommage au St. Père, lors de son voyage à Rome, que ce vénérable Pontife a daigné donner aux Chanoines Titulaires cette marque de sa bienveillance.

Le jour de Noël, au lieu dans l'église cathédrale de St.-Jacques la clôture solennelle de la retraite, pour l'association de la France, ouverte mardi soir 17 décembre. Mgr. de Montréal en a confié la direction aux RR. PP. Oblats, mais Sa Grandeur s'est fait un plaisir de présider elle-même à tous les exercices. On y a constamment remarqué une affluence prodigieuse de gens de la ville et des campagnes environnantes. Aux exercices du soir, une vive émotion se manifestait sur toute la paroisse, au moment où non pas mille voix, mais plusieurs milliers de voix se réunissaient à l'unisson des cantiques d'une simplicité touchante et naïve. Il a été difficile alors de ne pas reconnaître la vérité de cette observation de l'immortel auteur du génie du Christianisme a consigné dans un beau chapitre sur l'harmonie des cloches et des chants religieux de l'Église catholique. "Le bruit de la foudre est sublime, dit-il, et ce n'est que la grandeur; il en est ainsi du bruit des mers, ET DE LA VOIX DE TOUS LES PEUPLES!"